

Études littéraires africaines

RAHARIMANANA, Jean-Luc, *Lucarne, Le Serpent à plumes*, 1996, 140 p., 80 F

Daniel Delas



Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042635ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042635ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (1996). Compte rendu de [RAHARIMANANA, Jean-Luc, *Lucarne, Le Serpent à plumes*, 1996, 140 p., 80 F]. *Études littéraires africaines*, (2), 52–53. <https://doi.org/10.7202/1042635ar>

accommodation formulée dans un registre lignager franco-camerounais. A noter que la perspective juridique prônée par Ruben Um Nyobè qui pensait que des réformes pouvaient être réalisées dans le cadre des lois de 1946 et que l'on peut opposer au « versant "laïc" et "populiste" » (p. 378) incarné par Félix Moumié et Ernest Ouandié va en fait dans le même sens puisqu'il s'agissait de substituer une logique du droit à une logique de la coutume.

Ce livre apporte un éclairage précieux sur l'histoire de la colonisation au Cameroun en privilégiant l'analyse des attitudes et des comportements. Il montre en particulier le cadre dans lequel l'indigène, en colonie, peut exercer sa raison et comprendre l'expérience historique qu'il vit. On appréciera le refus de toute globalisation hâtive et l'art avec lequel Mbembe souligne la diversité des situations, sur le plan économique, linguistique ou politique quand il souligne le degré variable d'implantation de l'UPC selon les régions.

Enfin, l'image qu'il donne de l'UPC permet de cerner l'originalité d'un mouvement qui a développé une culture de l'« indiscipline » et de l'« insubordination » (p. 279) contre le gouvernement colonial et certains aspects de la tradition et a dû pour cela inventer un langage mettant en œuvre de nouvelles configurations conceptuelles, ne serait-ce qu'en donnant un sens nouveau à des mots anciens. C'est tout un climat qui surgit de ce livre dans lequel on retrouve - ce n'est évidemment pas un hasard - cette insolence qui caractérise l'univers romanesque de Mongo Beti.

■ Bernard MOURALIS

■ RAHARIMANANA, JEAN-LUC, *LUCARNE, LE SERPENT À PLUMES*, 1996, 140 p., 80 F

Écriture hallucinée qui dit et redit jusqu'au ressassement la violence faite aux hommes en ce monde en déroute, singulièrement dans ce tiers-monde en ruines. On - les militaires, les policiers, les riches, les gosses de riches, les foules abruties - traque les amants, on viole les femmes, prostituées ou mères, on bourre de sachets de drogue le ventre des nouveau-nés pour tromper la douane.

« Folie démence jour de pluie jour de sang, les boas les pierres le feu. Ils tirent. Il rampe vers le bois. Ils mitraillent. Vert tendre des jeunes pousses, vert tendre et cristallin des pierres que les reptiles vomissent près des rochers et dans les éclaircies »(p. 82-83). Phrases hachées, souvent sans verbe, syntaxe hagarde, titubante, un rythme désespéré et puissant.

Les douze nouvelles de ce jeune écrivain malgache (né en 1967 à Antananarivo, vivant à Paris) font entendre un son nouveau, âpre et tendu. L'auteur réussit, souvent à partir d'un fait divers sordide, à transmettre ce goût amer qu'il garde dans la bouche, « dans la bouche, dans la

bouche, dans la tombe, le goût de toutes les colères, le goût de tous ces malheurs qui n'ont pas su découvrir les mots qu'il fallait pour se décrire» (p. 123).

A mi-chemin entre poésie et réalisme - on songe à Rimbaud, à Tchicaya U Tam'si ou à B. M. Koltès -, Raharimanana ouvre une lucarne sur un monde terrifiant ; la nouvelle éponyme du recueil nous met brutalement face à un cadavre en putréfaction recouvert d'ordures qui va servir de piège pour arrêter une voiture, en assassiner le conducteur - « boire ton haleine, sale bourgeois ! » - alors les chiens reviennent tandis qu'un narrateur anonyme s'acharne à briser l'un après l'autre les phares de la voiture, derniers yeux dans la nuit. Une voix forte.

■ Daniel DELAS

■ COLLOQUE SENGHOR (BRAZZAVILLE, 1996)

Du 3 au 6 octobre 1996 s'est tenu à Brazzaville (Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi) un colloque intitulé « Le siècle Senghor ». Pour ses VI^e Journées organisées en collaboration avec l'Association nationale des Écrivains au Congo, le Département de Littératures et Civilisations africaines a tenu à célébrer, lui aussi, le quatre-vingt-dixième anniversaire du célébrissime poète sénégalais. Pas moins de vingt-sept communications se sont succédées :

- Le sacré dans l'œuvre poétique de Léopold Sédar Senghor (Abouka)
- La métaphysique des mœurs (Richard-Gérard Gambou)
- Les fonctions des corps des femmes dans la poésie senghorienne (Alpha Malonga)
 - Moi « femme noire, femme nue » ou le langage du corps dans la poésie de Léopold Sédar Senghor (Marie-Léontine Tsibinda)
 - Senghor et la femme (Huppert-Laurent Malanda)
 - Le rythme, un aspect de l'écriture de Léopold Sédar Senghor (Patrice Kouzonzissa)
- Aux sources du lyrisme de Senghor : *Les poèmes perdus* (Robert Jouanny)
 - Etude de la répétition dans l'œuvre poétique de Senghor : le cas de l'anadiplose (Jean-Bruno Malonga)
 - Senghor et le surréalisme (Jean-Baptiste Tati-Loutard)
 - Léopold Sédar Senghor poéticien de l'oralité (Auguste Miabeto)
 - Poétique de la co-naissance dans l'œuvre de Léopold Sédar Senghor (Antoine Yila)
 - Léopold Sédar Senghor préfacier (André-Patient Bokiba)
 - La vision senghorienne du français et des langues africaines (Paul Nzete)
 - La réception critique de l'œuvre de Léopold Sédar Senghor (Alphonse Mbuyamba Kankolongo)